

Benoît XVI

L'Âme de la prière



ARTÈGE POCHE

L'Âme de la prière

Benoît XVI

**L'ÂME
DE LA PRIÈRE**

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

font croître en nous le désir de puiser à la source de toute beauté. Ce qu'a écrit un grand artiste, Marc Chagall, demeure profondément vrai, à savoir que pendant des siècles, les peintres ont trempé leur pinceau dans l'alphabet coloré qu'est la Bible. Combien de fois, alors, les expressions artistiques peuvent être des occasions de nous rappeler de Dieu, pour aider notre prière ou encore la conversion du cœur ! Paul Claudel, célèbre poète, dramaturge et diplomate français, ressentit la présence de Dieu dans la basilique Notre-Dame de Paris, en 1886, précisément en écoutant le chant du *Magnificat* lors de la messe de Noël. Il n'était pas entré dans l'église poussé par la foi, il y était entré précisément pour chercher des arguments contre les chrétiens, et au lieu de cela, la grâce de Dieu agit dans son cœur.

Je vous invite à redécouvrir l'importance de cette voie également pour la prière, pour notre relation vivante avec Dieu. Les villes et les pays dans le monde entier abritent des trésors d'art qui expriment la foi et nous rappellent notre relation avec Dieu. Que la visite aux lieux d'art ne soit alors pas uniquement une occasion d'enrichissement culturel – elle l'est aussi –, mais qu'elle puisse devenir surtout un moment de grâce, d'encouragement pour renforcer notre lien et notre dialogue avec le Seigneur, pour nous arrêter et contempler – dans le passage de la simple réalité extérieure à la réalité plus profonde qu'elle exprime – le rayon de beauté qui nous touche, qui nous « blesse » presque au plus profond de notre être et nous invite à nous élever vers Dieu. Je finis par une prière d'un psaume, le psaume 27 :

« Une chose qu'au Seigneur je demande, la chose que je cherche, c'est d'habiter la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, de savourer la douceur du Seigneur, de rechercher son palais » (v. 4).

Espérons que le Seigneur nous aide à contempler sa beauté, que ce soit dans la nature ou dans les œuvres d'art, de façon à être touchés par la lumière de son visage, afin que nous aussi, nous puissions être lumières pour notre prochain.

2.

La prière dans l'Ancien Testament

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La prière de Moïse

En lisant l'Ancien Testament, une figure ressort parmi les autres : celle de Moïse, précisément comme homme de prière. Moïse, le grand prophète et « condottiere » du temps de l'Exode, a exercé sa fonction de médiateur entre Dieu et Israël en se faisant le messenger, auprès du peuple, des paroles et des commandements divins, en le conduisant vers la liberté de la Terre promise, en enseignant aux juifs à vivre dans l'obéissance et dans la confiance envers Dieu au cours de leur long séjour dans le désert, mais également, et je dirais surtout, en priant. Il prie pour le pharaon lorsque Dieu, avec les plaies, tentait de convertir le cœur des Égyptiens (cf. Ex 8-10) ; il demande au Seigneur la guérison de sa sœur Marie frappée par la lèpre (cf. Nb 12,9-13) ; il intercède pour le peuple qui s'était rebellé, effrayé par le compte rendu des explorateurs (cf Nb 14,1-19) ; il prie quand le feu va dévorer le campement (cf. Nb 11,1-2) et quand les serpents venimeux font un massacre (cf. Nb 21,4-9) ; il s'adresse au Seigneur et réagit en protestant quand le poids de sa mission devient trop lourd (cf. Nb 11,10-15) ; il voit Dieu et parle avec lui « face à face, comme un homme parle à son ami » (cf. Ex 24,9-17 ; 33,7-23 ; 34,1-10. 28-35).

Même quand le peuple, au Sinäï, demande à Aaron de faire le veau d'or, Moïse prie, en accomplissant de manière emblématique sa propre fonction d'intercesseur. L'épisode est raconté au chapitre 32 du *Livre de l'Exode* et possède un récit

parallèle dans le *Deutéronome*, au chapitre 9. C'est sur cet épisode que je voudrais m'arrêter dans la catéchèse d'aujourd'hui, et en particulier sur la prière de Moïse que nous trouvons dans le récit de l'Exode. Le peuple d'Israël se trouvait au pied du Sinaï tandis que Moïse, sur le mont, attendait le don des tables de la Loi, jeûnant pendant quarante jours et quarante nuits (cf. Ex 24,18 ; Dt 9,9). Le chiffre quarante possède une valeur symbolique et signifie la totalité de l'expérience, alors qu'avec le jeûne, on indique que la vie vient de Dieu, que c'est lui qui la soutient. L'acte de manger, en effet, implique de prendre la nourriture qui nous soutient ; jeûner, en renonçant à la nourriture, acquiert donc, dans ce cas, une signification religieuse : c'est une manière pour indiquer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de chaque parole qui sort de la bouche du Seigneur (cf. Dt 8,3). En jeûnant, Moïse montre qu'il attend le don de la Loi divine comme source de vie : celle-ci révèle la volonté de Dieu et nourrit le cœur de l'homme, en le faisant entrer dans une alliance avec le Très-Haut, qui est source de la vie, qui est la vie elle-même.

Mais alors que le Seigneur, sur le mont, donne la Loi à Moïse, au pied de la montagne, le peuple la transgresse. Incapable de résister à l'attente et à l'absence du médiateur, les juifs demandent à Aaron :

« Allons, fais-nous un dieu qui aille devant nous, car ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé » (Ex 32,1).

Las d'un chemin avec un Dieu invisible, à présent que Moïse, le médiateur, a lui aussi disparu, le peuple demande une présence tangible, perceptible, du Seigneur, et il trouve dans le veau de métal fondu fait par Aaron, un dieu rendu accessible,

manœuvrable, à la portée de l'homme. C'est une tentation constante sur le chemin de foi : éluder le mystère divin en construisant un dieu compréhensible, correspondant à ses propres conceptions, à ses propres projets. Ce qui se produit au Sinäi révèle toute la stupidité et la vanité illusoire de cette prétention car, comme l'affirme ironiquement le psaume 106 :

« Ils échangeaient ce qui était leur gloire pour l'image d'un taureau, d'un ruminant » (Ps 106,20).

C'est pourquoi le Seigneur réagit et ordonne à Moïse de descendre de la montagne, en lui révélant ce que fait son peuple et en terminant par ces mots :

« Ma colère va s'enflammer. De toi en revanche je ferai une grande nation » (Ex 32,10).

Comme avec Abraham à propos de Sodome et de Gomorrhe, à présent aussi, Dieu révèle à Moïse ce qu'il entend faire, comme s'il ne voulait pas agir sans son consentement (cf. Am 3,7). Il dit :

« Ma colère va s'enflammer. »

En réalité, ce « Ma colère va s'enflammer » est dit précisément pour que Moïse intervienne et lui demande de ne pas le faire, révélant ainsi que le désir de Dieu est toujours celui du salut. Comme pour les deux villes de l'époque d'Abraham, la punition et la destruction, à travers lesquelles s'exprime la colère de Dieu comme refus du mal, indiquent la gravité du péché commis ; dans le même temps, la demande de l'intercesseur entend manifester la volonté de pardon du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

manifestations de l'âme et de la foi, où tous peuvent se reconnaître et dans lesquels se communique cette expérience de proximité particulière avec Dieu à laquelle chaque homme est appelé. Et c'est toute la complexité de l'existence humaine qui se concentre dans la complexité des différentes formes littéraires des divers psaumes : hymnes, lamentations, supplications individuelles et collectives, chants de remerciement, psaumes pénitentiels, psaumes sapientiels et d'autres genres que nous pouvons retrouver dans ces compositions poétiques.

Malgré cette multiplicité expressive, deux grands domaines qui synthétisent la prière du psautier peuvent être identifiés : la supplique, liée à la lamentation, et la louange, deux dimensions reliées et presque inséparables. Car la supplique est animée par la certitude que Dieu répondra, et cela ouvre à la louange et à l'action de grâce ; et la louange et le remerciement naissent de l'expérience d'un salut reçu, qui suppose un besoin d'aide que la supplique exprime.

Dans la supplique, l'orant se lamente et décrit sa situation d'angoisse, de danger, de désolation, ou bien, comme dans les psaumes pénitentiels, il confesse sa faute, le péché, en demandant d'être pardonné. Il expose au Seigneur son état de besoin dans la certitude d'être écouté, et cela implique une reconnaissance de Dieu comme bon, désireux du bien et « amant de la vie » (cf. Sg 11,26), prêt à aider, sauver, pardonner. C'est ainsi, par exemple, que prie le psalmiste dans le psaume 31 :

« En toi Seigneur j'ai mon refuge ; garde-moi d'être humilié pour toujours [...] Tu m'arraches au filet qu'ils m'ont tendu ; oui, c'est toi mon abri » (v. 2.5).

Dans la lamentation peut donc déjà apparaître quelque chose de la louange, qui se préannonce dans l'espérance de

l'intervention divine et qui se fait ensuite explicite quand le salut divin devient réalité. De manière analogue, dans les psaumes d'action de grâce et de louange, en faisant mémoire du don reçu ou en contemplant la grandeur de la miséricorde de Dieu, on reconnaît également notre propre petitesse et la nécessité d'être sauvés, qui est à la base de la supplication. On confesse ainsi à Dieu sa propre condition de créature inévitablement marquée par la mort, mais pourtant porteuse d'un désir de vie radical. Le psalmiste s'exclame donc dans le psaume 86 :

« Je te rends grâce de tout mon cœur, Seigneur mon Dieu, toujours je rendrai gloire à ton nom ; il est grand, ton amour pour moi : tu m'as tiré de l'abîme des morts » (v. 12-13).

De cette manière, dans la prière des psaumes, la supplique et la louange se mêlent et se fondent dans un unique chant qui célèbre la grâce éternelle du Seigneur qui se penche sur notre fragilité.

C'est précisément pour permettre au peuple des croyants de s'unir à ce chant que le livre du psautier a été donné à Israël et à l'Église. En effet, les psaumes enseignent à prier. Dans ceux-ci, la parole de Dieu devient parole de prière – et ce sont les paroles du psalmiste inspiré –, qui devient également parole de l'orant qui prie avec les psaumes. Telle est la beauté et la particularité de ce livre biblique : les prières qui y sont contenues, à la différence d'autres prières que nous trouvons dans l'Écriture sainte, ne sont pas insérées dans une trame narrative qui en spécifie le sens et la fonction. Les psaumes sont donnés au croyant précisément comme texte de prière, qui a pour unique but de devenir la prière de celui qui les assume et avec eux

s'adresse à Dieu. Étant donné qu'ils sont la parole de Dieu, celui qui prie les psaumes parle à Dieu avec les paroles mêmes que Dieu nous a données, il s'adresse à lui avec les paroles que lui-même nous donne. Ainsi, en priant les psaumes on apprend à prier. Ils sont une école de la prière.

Il advient quelque chose d'analogue lorsque l'enfant commence à parler, c'est-à-dire qu'il apprend à exprimer ses sensations, ses émotions, ses besoins avec des mots qui ne lui appartiennent pas de façon innée, mais qu'il apprend de ses parents et de ceux qui vivent autour de lui. Ce que l'enfant veut exprimer est son propre vécu, mais le moyen d'expression appartient à d'autres ; et lui, peu à peu, s'en approprie ; les mots reçus des parents deviennent ses mots et à travers ces mots il apprend aussi une manière de penser et de sentir, il accède à tout un monde de concepts, et il grandit à l'intérieur de celui-ci, il entre en relation avec la réalité, avec les hommes et avec Dieu. La langue de ses parents est enfin devenue sa langue, il parle avec les mots reçus des autres qui sont désormais devenus ses mots. Ainsi en est-il avec la prière des psaumes. Ils nous sont donnés pour que nous apprenions à nous adresser à Dieu, à communiquer avec lui, à lui parler de nous avec ses mots, à trouver un langage pour la rencontre avec Dieu. Et à travers ces mots, il sera possible aussi de connaître et d'accueillir les critères de son action, de s'approcher du mystère de ses pensées et de ses voies (cf. Is 55,8-9), afin de grandir toujours davantage dans la foi et dans l'amour. Comme nos mots ne sont pas seulement des mots, mais qu'ils nous enseignent un monde réel et conceptuel, de même ces prières aussi nous enseignent le cœur de Dieu, si bien que non seulement nous pouvons parler de Dieu, mais nous pouvons apprendre qui est Dieu et, en apprenant comment parler avec lui, nous apprenons à être homme, à être nous-mêmes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moment particulièrement significatif du début de sa vie. Et là, malgré la désolation du présent, le psalmiste reconnaît une proximité et un amour divins si radicaux qu'il peut dès lors s'exclamer, en une confession pleine de foi et source d'espérance :

« Dès le ventre de ma mère, mon Dieu c'est toi » (v. 11b).

La plainte devient à présent une supplique véhémement :

« Ne sois pas loin : proche est l'angoisse, point de secours ! » (v. 12).

La seule proximité que le psalmiste perçoit et qui l'effraie est celle des ennemis. Il est donc nécessaire que Dieu se fasse proche et le secoure, parce que les ennemis entourent l'orant, ils l'encerclent, et ils sont comme de puissants taureaux, comme des lions qui sortent leurs griffes pour rugir et déchiqueter (cf. v. 13-14). L'angoisse altère la perception du danger, en l'agrandissant. Les adversaires apparaissent invincibles, ils sont devenus des animaux féroces et très dangereux, tandis que le psalmiste est comme un petit ver, impuissant, sans aucune défense. Mais ces images utilisées dans le psaume servent aussi à dire que lorsque l'homme devient brutal et agresse son frère, quelque chose d'animal s'empare de lui, il semble perdre toute apparence humaine ; la violence a toujours en soi quelque chose de bestial et seule l'intervention salvifique de Dieu peut rendre l'homme à son humanité. À présent, pour le psalmiste, objet d'une si féroce agression, il semble ne plus y avoir d'issue, et la mort commence à s'emparer de lui :

« Comme l'eau je m'écoule et tous mes os se disloquent

[...] mon palais est sec comme un tesson, et ma langue collée à ma mâchoire [...] ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement » (v. 15.16.19).

Avec des images dramatiques, que nous retrouvons dans les récits de la Passion du Christ, est décrite la désagrégation du corps du condamné, la soif insupportable qui tourmente le mourant et qui trouve un écho dans la demande de Jésus « J'ai soif » (cf. Jn 19,28), pour arriver au geste définitif des bourreaux qui, comme les soldats sous la croix, se partagent les vêtements de la victime, considérée comme déjà morte (cf. Mt 27,35 ; Mc 15,24 ; Lc 23,34 ; Jn 19,23-24).

Voilà alors, pressant, à nouveau l'appel au secours :

« Mais toi, Seigneur, ne sois pas loin, ô ma force, vite à mon aide [...] Sauve-moi » (v. 20.22a).

C'est un cri qui entrouvre les cieux, parce qu'il proclame une foi, une certitude qui va au-delà de tout doute, de toute obscurité et de toute désolation. Et la plainte se transforme, laisse la place à la louange dans l'accueil du salut :

« J'annoncerai ton nom à mes frères, en pleine assemblée je te louerai » (v. 22c-23).

Ainsi, le psaume s'ouvre à l'action de grâce, au grand hymne final qui implique tout le peuple, les fidèles du Seigneur, l'assemblée liturgique, les générations futures (cf. v. 24-32). Le Seigneur est accouru à l'aide, il a sauvé le pauvre et lui a montré son visage de miséricorde. Mort et vie se sont croisées en un mystère inséparable, et la vie a triomphé, le Dieu du salut s'est montré le Seigneur incontesté, que tous les confins de la terre

célébreront et devant lequel toutes les familles des peuples se prosterneront. C'est la victoire de la foi, qui peut transformer la mort en don de la vie, l'abîme de la douleur en source d'espérance.

Ce psaume nous a conduits sur le Golgotha, au pied de la croix de Jésus, pour revivre sa Passion et partager la joie féconde de la résurrection. Laissons-nous donc envahir par la lumière du mystère pascal même dans l'apparente absence de Dieu, même dans le silence de Dieu et, comme les disciples d'Emmaüs, apprenons à discerner la vraie réalité au-delà des apparences, en reconnaissant le chemin de l'exaltation précisément dans l'humiliation, et la pleine manifestation de la vie dans la mort, dans la croix. Ainsi, en plaçant toute notre confiance et notre espérance en Dieu le Père, lors de toute angoisse, nous pourrons le prier nous aussi avec foi, et notre cri de demande d'aide se transformera en chant de louange.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui s'ouvre dans la terre et qui devient épi. Pour nous aussi cette découverte de Jésus-Christ est la grande joie du « oui » de Dieu, du rétablissement de notre sort. Mais comme ceux qui – revenus de Babylone pleins de joie – ont trouvé une terre appauvrie, dévastée, ainsi que la difficulté des semailles et qui ont souffert en pleurant, ne sachant pas si réellement la récolte aurait eu lieu à la fin, nous aussi, après la grande découverte de Jésus-Christ – notre vie, la vérité, le chemin – en entrant dans le terrain de la foi, dans la « terre de la foi » nous trouvons aussi souvent une vie sombre, dure, difficile, des semailles de larmes, mais dans l'assurance que la lumière du Christ nous donne, à la fin, réellement, la grande récolte. Et nous devons apprendre cela également lors des nuits sombres ; ne pas oublier que la lumière existe, que Dieu est déjà au milieu de notre vie et que nous pouvons semer avec la grande confiance que le « oui » de Dieu est plus fort que nous tous. Il est important de ne pas perdre ce souvenir de la présence de Dieu dans notre vie, cette joie profonde que Dieu est entré dans notre vie, en nous libérant : c'est la gratitude pour la découverte de Jésus-Christ, qui est venu à nous. Et cette gratitude se transforme en espérance, elle est l'étoile de l'espérance qui nous donne la confiance, elle est la lumière, car précisément les douleurs des semailles sont le début d'une nouvelle vie, de la joie de Dieu grande et définitive.

Le psaume 136 (135)

Le Grand Hallel

Voici psaume qui résume toute l'histoire du salut dont l'Ancien Testament nous apporte le témoignage. Il s'agit d'un grand hymne de louange qui célèbre le Seigneur dans les manifestations multiples et répétées de sa bonté tout au long de l'histoire des hommes : c'est le psaume 136 – ou 135 selon la tradition gréco-latine.

Prière solennelle d'action de grâce, connu comme le « Grand Hallel » ce psaume est chanté traditionnellement à la fin du repas pascal juif et a probablement été prié également par Jésus lors de la dernière Pâque célébrée avec les disciples ; c'est à lui en effet que semble faire allusion l'annotation des évangélistes :

« Après le chant des psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers » (cf. Mt 26,30 ; Mc 14,26).

L'horizon de la louange illumine ainsi le chemin difficile du Golgotha. Tout le psaume 136 se déroule sous forme de litanie, rythmée par la répétition de l'antienne « car éternel est son amour ». Tout au long de la composition sont énumérés les nombreux prodiges de Dieu dans l'histoire des hommes et ses interventions constantes en faveur de son peuple ; et à chaque proclamation de l'action salvifique du Seigneur répond l'antienne avec la motivation fondamentale de la louange :

l'amour éternel de Dieu, un amour qui, selon le terme hébreu utilisé, implique fertilité, miséricorde, bonté, grâce, tendresse. Tel est le motif unifiant de tout le psaume, répété toujours sous la même forme, tandis que changent ses manifestations ponctuelles et paradigmatiques : la création, la libération de l'exode, le don de la terre, l'aide providentielle et constante du Seigneur à l'égard de son peuple et de chaque créature.

Après une triple invitation à l'action de grâce au Dieu souverain (v. 1-3), on célèbre le Seigneur comme celui qui a fait « des merveilles » (v. 4), dont la première est la création : le ciel, la terre, les étoiles (v. 5-9). Le monde créé n'est pas un simple scénario dans lequel s'inscrit l'action salvifique de Dieu, mais c'est le début même de cette action merveilleuse. Avec la création, le Seigneur se manifeste dans toute sa bonté et sa beauté, il se compromet avec la vie, révélant une volonté de bien dont jaillit toute autre action de salut. Et dans notre psaume, faisant écho au premier chapitre de *La Genèse*, le monde créé est synthétisé dans ses éléments principaux, en insistant en particulier sur les astres, le soleil, la lune, les étoiles, créatures magnifiques qui gouvernent le jour et la nuit. On ne parle pas ici de la création de l'être humain, mais il est toujours présent ; le soleil et la lune sont pour lui – pour l'homme – pour rythmer le temps de l'homme, le mettant en relation avec le Créateur en particulier à travers l'indication des temps liturgiques.

C'est précisément la fête de Pâques qui est évoquée immédiatement après lorsque, passant à la manifestation de Dieu dans l'histoire, commence le grand événement de la libération de l'esclavage de l'Égypte, de l'exode, retracé dans ses éléments les plus significatifs : la libération de l'Égypte avec la plaie des premiers-nés égyptiens, le départ de l'Égypte, le passage de la mer Rouge, le cheminement dans le désert jusqu'à l'entrée en Terre promise (v. 10-20). Nous nous trouvons au moment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui indique la voie du bonheur.

Alors, nous pourrions nous aussi jouir dans notre prière, comme l'orant du psaume 16, des dons inattendus du Seigneur et de l'héritage immérité qui est notre sort :

« Seigneur, ma part et ma coupe... La part qui me revient fait mes délices ; j'ai même le plus bel héritage ! » (Ps 16,5.6).

Le psaume 110 (109)

L'un des plus célèbres « psaumes royaux », un psaume que Jésus lui-même a cité et que les auteurs du Nouveau Testament ont amplement repris et lu en référence au Messie, au Christ est le psaume 110 selon la tradition juive, 109 selon la numérotation gréco-latine ; un psaume très apprécié par l'Église antique et par les croyants de toutes les époques. Cette prière était peut-être initialement reliée à l'intronisation d'un roi davidique ; toutefois son sens va au-delà de la contingence spécifique du fait historique en s'ouvrant à des dimensions plus amples et en devenant ainsi la célébration du Messie victorieux, glorifié à la droite de Dieu.

Le psaume commence par une déclaration solennelle :

Oracle du Seigneur à mon seigneur :

« Siège à ma droite, et je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône » (v. 1).

Dieu lui-même intronise le roi dans la gloire, en le faisant asseoir à sa droite, un signe de très grand honneur et de privilège absolu. Le roi est admis de cette manière à participer à la seigneurie divine, dont il est le médiateur auprès du peuple. Cette seigneurie du roi se concrétise aussi dans la victoire sur les adversaires, qui sont mis à ses pieds par Dieu lui-même ; la victoire sur les ennemis est celle du Seigneur, mais il y fait

participer le roi et son triomphe devient le témoignage et le signe du pouvoir divin.

La glorification royale exprimée dans ce début du psaume a été interprétée par le Nouveau Testament comme une prophétie messianique ; c'est pourquoi le verset est l'un de ceux les plus utilisés par les auteurs néotestamentaires, ou sous forme de citation explicite ou comme allusion. Jésus lui-même a mentionné ce verset à propos du Messie pour montrer que le Messie est plus que David, il est le Seigneur de David (cf. Mt 22,41-45 ; Mc 12,35-37 ; Lc 20,41-44). Et Pierre le reprend dans son discours à la Pentecôte, en annonçant que dans la résurrection du Christ se réalise cette intronisation du roi et que désormais le Christ est à la droite du Père, il participe à la Seigneurie de Dieu sur le monde (cf. Ac 2,29-35). C'est le Christ, en effet, le Seigneur intronisé, le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu qui vient sur les nuages du ciel, comme Jésus se définit lui-même au cours du procès devant le Sanhédrin (cf. Mt 26,63-64 ; Mc 14,61-62 ; cf. aussi Lc 22,66-69). C'est lui le vrai roi qui, par la résurrection, est entré dans la gloire à la droite du Père (cf. Rm 8,34 ; Ep 2,5 ; Col 3,1 ; He 8,1 ; 12,2), fait supérieur aux anges, assis dans les cieux au-dessus de toute puissance et avec tous ses adversaires à ses pieds ; jusqu'à ce que la dernière ennemie, la mort, soit par lui définitivement battue (cf. 1Co 15,24-26 ; Ep 1,20-23 ; He 1,3-4.13 ; 2,5-8 ; 10,12-13 ; 1P 3,22). Et l'on comprend immédiatement que ce roi qui est à la droite de Dieu et participe de sa seigneurie, n'est pas l'un de ces hommes successeurs de David, mais uniquement le nouveau David, le Fils de Dieu qui a vaincu la mort et participe réellement à la gloire de Dieu. C'est notre roi, qui nous donne aussi la vie éternelle.

Entre le roi célébré par notre psaume et Dieu existe donc une relation indissoluble ; ils gouvernent tous deux ensemble un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les Évangiles laissent même entrevoir l'habitude de Jésus de passer en prière une partie de la nuit. L'évangéliste Marc raconte l'une de ces nuits, après la lourde journée de la multiplication des pains, et il écrit :

« Aussitôt après, Jésus obligea ses disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, vers Bethsaïde, pendant que lui-même renvoyait la foule. Quand il les eut congédiés, il s'en alla sur la montagne pour prier. Le soir venu, la barque était au milieu de la mer et lui, tout seul, à terre » (Mc 6,45-47).

Lorsque les décisions se font urgentes et complexes, sa prière se prolonge et devient plus intense. Dans l'imminence du choix des douze apôtres, par exemple, Luc souligne la durée nocturne de la prière préparatoire de Jésus :

« En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa la nuit à prier Dieu. Le jour venu, il appela ses disciples, en choisit douze, et leur donna le nom d'apôtres » (Lc 6,12-13).

En examinant la prière de Jésus, une question doit naître en nous : et moi, comment je prie ? Comment prions-nous ? Combien de temps je consacre à ma relation avec Dieu ? Éduque-t-on et forme-t-on aujourd'hui suffisamment à la prière ? Et qui peut l'enseigner ? Dans l'exhortation apostolique *Verbum Domini*, j'ai parlé de l'importance de la lecture en prière de la sainte Écriture. En recueillant ce qui était apparu au cours de l'assemblée du synode des évêques, j'ai mis un accent particulier sur la forme spécifique de la *lectio divina*. Écouter, méditer, observer le silence devant le Seigneur qui parle est un

art, qui s'apprend en le pratiquant avec constance. La prière est assurément un don, qui demande toutefois d'être accueilli ; c'est l'œuvre de Dieu, mais elle exige engagement et continuité de notre part ; surtout, la continuité et la constance sont importantes. L'expérience exemplaire de Jésus montre justement que sa prière, animée par la paternité de Dieu et par la communion de l'Esprit, s'est approfondie en un exercice prolongé et fidèle, jusqu'au jardin des Oliviers et à la croix. Aujourd'hui les chrétiens sont appelés à être des témoins de prière, précisément parce que notre monde est souvent fermé à l'horizon divin et à l'espérance qui conduit à la rencontre avec Dieu. Dans l'amitié profonde avec Jésus et en vivant en lui et avec lui la relation filiale avec le Père, à travers notre prière fidèle et constante, nous pouvons ouvrir des fenêtres vers le ciel de Dieu. C'est même en parcourant la voie de la prière, sans considération humaine, que nous pouvons aider les autres à la parcourir : pour la prière chrétienne aussi, il est vrai que c'est en cheminant que s'ouvrent des chemins.

Éduquons-nous à une relation intense avec Dieu, à une prière qui ne soit pas occasionnelle, mais constante, pleine de confiance, capable d'éclairer notre vie, comme nous l'enseigne Jésus. Et demandons-lui de pouvoir communiquer aux personnes qui nous sont proches, à ceux que nous rencontrons sur notre route, la joie de la rencontre avec le Seigneur, lumière pour notre existence.

L'Hymne de jubilation

Les évangélistes Matthieu et Luc (cf. Mt 11,25-30 et Lc 10,21-22) nous ont transmis un « joyau » de la prière de Jésus qui est souvent appelé *Hymne de jubilation* ou *Hymne de jubilation messianique*. Il s'agit d'une prière de reconnaissance et de louange, comme nous l'avons entendu. Dans l'original en grec des Évangiles, le verbe par lequel commence cet hymne, et qui exprime l'attitude de Jésus s'adressant au Père, est *exomologoumai*, souvent traduit par « je proclame ta louange » (Mt 11,25 et Lc 10,21). Mais dans les écrits du Nouveau Testament, ce verbe indique principalement deux choses : la première, c'est « reconnaître jusqu'au bout » – par exemple, Jean Baptiste demandait à qui venait à lui pour se faire baptiser de reconnaître jusqu'au bout ses péchés (cf. Mt 3,6) – ; la seconde, c'est « être d'accord ». L'expression par laquelle Jésus commence sa prière contient donc le fait qu'il reconnaît jusqu'au bout, pleinement, l'agir de Dieu le Père, et en même temps, le fait d'être totalement, consciemment et joyeusement d'accord avec cette façon d'agir, avec le projet du Père. L'Hymne de jubilation est le sommet d'un chemin de prière où apparaît clairement la communion profonde et intime de Jésus avec la vie du Père dans l'Esprit Saint et où se manifeste sa filiation divine.

Jésus s'adresse à Dieu en l'appelant « Père ». Ce terme exprime la conscience et la certitude de Jésus d'être « le Fils »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

résurrection.

Cette nouveauté est soulignée pour nous par la chronologie de la dernière Cène dans l'évangile de Jean, qui ne la décrit pas comme un dîner pascal, précisément parce que Jésus entend inaugurer quelque chose de nouveau, célébrer sa Pâque, liée bien sûr aux événements de l'Exode. Et pour Jean, Jésus mourut sur la croix précisément au moment où, au temple de Jérusalem, étaient immolés les agneaux pascals.

Quel est alors le centre de cette Cène ? Ce sont les gestes de rompre le pain, de le distribuer aux siens et de partager la coupe du vin avec les paroles qui les accompagnent et dans le contexte de prière dans lequel elles s'inscrivent : c'est l'institution de l'eucharistie, c'est la grande prière de Jésus et de l'Église. Mais regardons ce moment de plus près.

Tout d'abord, les traditions néotestamentaires de l'institution de l'eucharistie (cf. 1Co 11,23-25 ; Lc 22,14-20 ; Mc 14,22-25 ; Mt 26,26-29), en indiquant la prière qui introduit les gestes et les paroles de Jésus sur le pain et sur le vin, utilisent deux verbes parallèles et complémentaires. Paul et Luc parlent d'*eucaristia*/action de grâce :

« Il prit du pain ; après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna » (Lc 22,19).

Marc et Matthieu, en revanche, soulignent l'aspect d'*eulogia*/bénédition :

« Il prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit, et le leur donna » (Mc 14,22).

Les deux termes grecs *eucaristeîn* et *eulogeîn* renvoient à la *berakha* juive, c'est-à-dire la grande prière d'action de grâce et

de bénédiction de la tradition d'Israël qui inaugurerait les grands banquets. Les deux mots grecs différents indiquent les deux directions intrinsèques et complémentaires de cette prière. La *berakha*, en effet, est avant tout une action de grâce et de louange qui s'élève à Dieu pour le don reçu : au cours de la dernière Cène de Jésus, il s'agit du pain – travaillé à partir du froment que Dieu fait germer et pousser en terre – et du vin produit à partir du fruit mûri sur les vignes. Cette prière de louange et d'action de grâce, qui s'élève vers Dieu, revient comme une bénédiction, qui descend de Dieu sur le don et l'enrichit. Remercier, louer Dieu, devient ainsi une bénédiction, et l'offre donnée à Dieu revient à l'homme béni par le Tout-Puissant. Les paroles de l'institution de l'eucharistie se situent dans ce contexte de prière : en elles, la louange et la bénédiction de la *berakha* deviennent une bénédiction et une transformation du pain et du vin dans le corps et dans le sang de Jésus.

Avant les paroles de l'institution viennent les gestes : celui de rompre le pain et celui d'offrir le vin. Celui qui fractionne le pain et passe la coupe est avant tout le chef de famille, qui accueille à sa table les parents, mais ces gestes sont aussi ceux de l'hospitalité, de l'accueil à la communion conviviale de l'étranger, qui ne fait pas partie de la maison. Ces mêmes gestes, au cours du repas par lequel Jésus prend congé des siens, acquièrent une profondeur toute nouvelle : il donne un signe visible de l'accueil à la table à laquelle Dieu se donne. Dans le pain et dans le vin, Jésus s'offre et se communique lui-même.

Mais comment tout cela peut-il se réaliser ? Comment Jésus peut-il se donner lui-même à ce moment ? Jésus sait que la vie va lui être ôtée à travers le supplice de la croix, la peine capitale des hommes non libres, celle que Cicéron définissait comme la *mors turpissima crucis*. Avec le don du pain et du vin qu'il offre lors de la dernière Cène, Jésus anticipe sa mort et sa

résurrection, en réalisant ce qu'il avait dit dans le discours du « Bon Pasteur » :

« Je donne ma vie pour la reprendre ensuite. Personne n'a pu me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père » (Jn 10,17 18).

Il offre donc par avance la vie qui lui sera ôtée et transforme de cette façon sa mort violente en un acte libre de don de soi pour les autres et aux autres. La violence subie se transforme en un sacrifice actif, libre et rédempteur.

Une fois de plus dans la prière, commencée sous la forme rituelle de la tradition biblique, Jésus révèle son identité et sa détermination à accomplir jusqu'au bout sa mission d'amour total, d'offrande en obéissance à la volonté du Père. La profonde originalité du don de soi aux siens, à travers le mémorial eucharistique, est le sommet de la prière qui caractérise le repas d'adieu avec les siens. En contemplant les gestes et les paroles de Jésus cette nuit-là, nous voyons clairement que la relation intime et constante avec le Père est le lieu dans lequel il réalise le geste de laisser aux siens, et à chacun de nous, le sacrement de l'amour, le *Sacramentum caritatis*. Par deux fois, au Cénacle, retentissent les paroles :

« Faites cela en mémoire de moi » (1Co 11,24.25).

À travers le don de soi, il célèbre sa Pâque, en devenant le véritable Agneau qui accomplit tout le culte antique. C'est pourquoi, en parlant aux chrétiens de Corinthe, il affirme :

« Voici que le Christ, notre agneau pascal, a été immolé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soi à Dieu, la confiance que l'on met en lui. Puis Jésus demande au Père que, si c'est possible, cette heure passe loin de lui. Ce n'est pas seulement la peur et l'angoisse de l'homme face à la mort, mais c'est le bouleversement du Fils de Dieu qui voit le poids redoutable du mal qu'il devra prendre sur lui pour le surmonter et le priver de son pouvoir.

Nous aussi, dans la prière, nous devons être capables d'apporter devant Dieu nos fatigues, la souffrance de certaines situations, de certaines journées, notre engagement quotidien à le suivre, à être chrétiens, et aussi le mal que nous voyons en nous et autour de nous, afin qu'il nous donne l'espérance, qu'il nous fasse sentir sa proximité et qu'il nous donne un peu de lumière sur le chemin de la vie.

Jésus continue sa prière :

« Abba (Père) ! tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe ; pourtant pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! »
(Mc 14,36).

Dans cette invocation, il y a trois passages révélateurs. Au début, nous avons la répétition de l'expression par laquelle Jésus s'adresse à Dieu :

« Abba ! Père ! » (Mc 14,36a).

Nous savons bien que la parole araméenne « Abba » est celle qu'utilisaient les enfants pour s'adresser à leur papa et qu'elle exprime donc le rapport de Jésus avec Dieu le Père, un rapport de tendresse, d'affection, de confiance, d'abandon. Dans la partie centrale de l'invocation, il y a un second élément : la conscience de la toute-puissance du Père – « tout t'est possible » – qui introduit une demande dans laquelle, encore

une fois, apparaît le drame de la volonté humaine de Jésus face à la mort et au mal :

« Éloigne de moi cette coupe ! »

Mais il y a ensuite la troisième expression de la prière de Jésus, et c'est celle-là qui est décisive, dans laquelle la volonté humaine adhère pleinement à la volonté divine. Jésus, en effet, conclut en disant avec force :

« Pourtant pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! » (Mc 14,36c).

Dans l'unité de la personne divine du Fils, la volonté humaine trouve sa pleine réalisation dans l'abandon total du « Je » au « Tu » du Père, appelé « Abba ». Saint Maxime le Confesseur affirme que, depuis le moment de la création de l'homme et de la femme, la volonté humaine est orientée à la volonté divine et que c'est justement dans le « oui » à Dieu que la volonté humaine est pleinement libre et trouve sa réalisation. Malheureusement, à cause du péché, ce « oui » à Dieu s'est transformé en opposition : Adam et Ève ont pensé que le « non » à Dieu était le sommet de la liberté, la plénitude de l'être. Jésus sur le mont des Oliviers, ramène la volonté humaine à un « oui » total à Dieu ; en lui, la volonté naturelle est pleinement intégrée dans l'orientation que lui donne la personne divine. Jésus vit son existence à partir du centre de sa personne : son être de Fils de Dieu. Sa volonté humaine est attirée dans le « Je » du Fils, qui s'abandonne totalement au Père. Ainsi Jésus nous dit que c'est seulement en conformant sa volonté à celle de Dieu que l'être humain atteint sa véritable hauteur, devient « divin » ; c'est seulement en sortant de soi, seulement dans le « oui » à Dieu

que se réalise le désir d'Adam, notre désir à tous, d'être complètement libres. C'est cela que Jésus réalise à Gethsémani : l'homme véritable naît en transférant sa volonté humaine dans la volonté divine, et c'est ainsi que nous sommes rachetés.

Le *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique* nous donne un enseignement synthétique :

« La prière de Jésus pendant l'agonie au jardin de Gethsémani et ses dernières paroles sur la croix révèlent la profondeur de sa prière filiale. Jésus porte à son achèvement le dessein d'amour du Père et prend sur lui toutes les angoisses de l'humanité, toutes les demandes et les intercessions de l'histoire du salut. Il les présente au Père qui les accueille et les exauce au-delà de toute espérance, en le ressuscitant des morts » (n. 543).

Vraiment, « en aucun autre lieu de l'Écriture sainte nous ne pouvons scruter aussi profondément le mystère intérieur de Jésus comme dans la prière sur le mont des Oliviers » (*Jésus de Nazareth* II, 183).

Chaque jour, dans la prière du *Notre Père*, nous demandons au Seigneur :

« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6,10).

Nous reconnaissons donc qu'il y a une volonté de Dieu avec nous et pour nous, une volonté de Dieu sur notre vie, qui doit devenir chaque jour davantage le point de référence de notre vouloir et de notre être ; nous reconnaissons ensuite que c'est au « ciel » que se fait la volonté de Dieu et que la « terre » devient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu puisse illuminer leur cœur ; et il nous invite à vivre, dans notre prière, la même attitude de miséricorde et d'amour dont Dieu fait preuve à notre égard : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés », disons-nous chaque jour dans le *Notre Père*. Dans le même temps, Jésus, qui au moment extrême de la mort se remet totalement entre les mains de Dieu le Père, nous communique la certitude que, pour autant que les épreuves soient dures, les problèmes difficiles, la souffrance lourde, nous ne tomberons jamais en dehors des mains de Dieu, ces mains qui nous ont créés, qui nous soutiennent et qui nous accompagnent sur le chemin de l'existence, car elles sont guidées par un amour infini et fidèle.

Le silence de Jésus

Dans l'exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini*, j'avais fait référence au rôle que le silence assume dans la vie de Jésus, surtout sur le Golgotha :

« Nous nous trouvons ici face au “langage de la croix” (1Co 1,18). Le Verbe se tait, il devient silence de mort, car il s'est “dit” jusqu'à se taire, ne conservant rien de ce qu'il devait communiquer » (n. 12).

Face à ce silence de la croix, saint Maxime le Confesseur place sur les lèvres de la Mère de Dieu l'expression suivante :

« Elle est sans parole, la Parole du Père, qui a fait toute créature qui parle ; sans vie sont les yeux éteints de celui dont la moindre parole et le moindre geste fait mouvoir tout ce qui est en vie » (*La vie de Marie*, n. 89 : *Testi mariani del primo millennio*, 2, Rome, 1989, p. 253).

La croix du Christ ne montre pas seulement le silence de Jésus comme sa dernière parole au Père, mais elle révèle aussi que Dieu *parle* à travers le *silence* :

« Le silence de Dieu, l'expérience de l'éloignement du Tout-Puissant et du Père est une étape décisive du parcours terrestre du Fils de Dieu, Parole incarnée. Pendu au bois de

la croix, il a crié la douleur qu'un tel silence lui causait :
"Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?"
(Mc 15,34 ; Mt 27,46). Persévérant dans l'obéissance jusqu'à son dernier souffle de vie, dans l'obscurité de la mort, Jésus a invoqué le Père. C'est à lui qu'il s'en remet au moment du passage, à travers la mort, à la vie éternelle :
"Père, entre tes mains je remets mon esprit" » (Lc 23,46),
(Exhort. ap. Post-syn. *Verbum Domini*, n. 21).

L'expérience de Jésus sur la croix est profondément révélatrice de la situation de l'homme qui prie et du sommet de l'oraison : après avoir écouté et reconnu la parole de Dieu, nous devons nous mesurer aussi au silence de Dieu, expression importante de la Parole divine elle-même.

La dynamique de la parole et du silence, qui marque la prière de Jésus dans toute son existence terrestre, surtout sur la croix, touche aussi notre vie de prière dans deux directions.

La première est celle qui concerne l'accueil de la parole de Dieu. Le silence intérieur et extérieur est nécessaire pour que cette parole puisse être entendue. Et c'est un point particulièrement difficile pour nous à notre époque. En effet, notre époque ne favorise pas le recueillement et l'on peut même avoir parfois l'impression qu'il existe une peur de se détacher, même pour un instant, du fleuve de paroles et d'images qui marquent et remplissent les journées. C'est pourquoi dans l'exhortation *Verbum Domini* que j'ai déjà mentionnée, j'ai rappelé la nécessité de s'éduquer à la valeur du silence :

« Redécouvrir le caractère central de la parole de Dieu dans la vie de l'Église veut dire redécouvrir le sens du recueillement et de la paix intérieure. La grande tradition patristique nous enseigne que les mystères du Christ sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trouvions dans le Nouveau Testament, à la fin de laquelle, comme nous l'avons entendu, « l'endroit où ils se trouvaient réunis trembla ; tous furent alors remplis du Saint-Esprit et se mirent à annoncer la parole de Dieu avec assurance » (Ac 4,31).

Avant de considérer cette belle prière, notons un comportement de fond important : face au péril de la persécution, la communauté ne cherche pas à savoir comment réagir, mais elle se met à prier.

Et qu'est-ce qui caractérise cette prière ? C'est une prière commune, de toute l'Église. Cette prière consolide l'unité. la prière unanime et d'un seul cœur de la communauté tout entière, qui est confrontée à une situation de persécution à cause de Jésus.

Dans l'original grec, saint Luc utilise l'expression *homothumadon* (tous ensemble, d'un seul cœur) un mot qui apparaît dans d'autres parties des Actes des apôtres pour souligner cette prière persévérante et d'un seul cœur (Ac 1,14 ; 2,46). Cette union des cœurs est l'élément fondamental de la première communauté et devrait être toujours fondamentale pour l'Église. À ce moment-là, ce n'est pas seulement la prière de Pierre et de Jean, qui se sont trouvés en danger, mais celle de toute la communauté, parce que ce que vivent les deux apôtres ne les concerne pas seulement eux, mais cela regarde toute l'Église. Face aux persécutions subies à cause de Jésus, la communauté non seulement ne s'effraie pas ni ne se divise, mais elle est profondément unie dans la prière, comme s'il s'agissait d'une seule personne, pour invoquer le Seigneur. Je dirais que ceci est le premier prodige qui se réalise quand les croyants sont mis à l'épreuve à cause de leur foi : leur unité se consolide, au lieu d'être compromise, parce qu'elle est soutenue par une prière inébranlable. L'Église ne doit pas craindre les persécutions, qu'elle subit forcément au cours de son histoire, mais, comme

Jésus à Gethsémani, elle doit garder confiance en la présence, l'aide et la force de Dieu, invoqué dans la prière.

Faisons un pas supplémentaire : que demande à Dieu la communauté chrétienne en ce moment d'épreuve ? Dans la prière, les premiers chrétiens demandent à Dieu ni d'être défendus, ni de ne pas être éprouvés, ni le succès, mais de pouvoir proclamer avec assurance et liberté la parole de Dieu (Ac 4,29), ce qui veut dire qu'elle prie pour ne pas perdre le courage de la foi, le courage d'annoncer sa foi. La prière commune aide la communauté à lire ce qui arrive à la lumière de la foi et de la parole de Dieu. Mais avant cela, elle cherche à comprendre en profondeur ce qui s'est passé, elle cherche à lire les événements à la lumière de la foi et elle le fait justement à travers la parole de Dieu qui nous fait déchiffrer la réalité du monde.

Dans la prière qu'elle élève au Seigneur, la communauté part du souvenir et de l'invocation de la grandeur et de l'immensité de Dieu :

« Maître, c'est toi qui as fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve » (Ac 4,24).

C'est une invocation au Créateur : nous savons que tout vient de lui, que tout est dans ses mains. C'est dans cette conscience que nous trouvons certitude et courage : tout vient de lui, tout est dans ses mains. Ensuite, elle reconnaît comment Dieu a agi dans l'histoire – elle commence donc avec la création et continue dans l'histoire – comment il a été proche de son peuple en se montrant un Dieu qui s'intéresse à l'homme, qui ne s'est pas retiré, qui n'abandonne pas l'homme, sa créature ; et c'est ici qu'est cité explicitement le psaume 2, à la lumière duquel on lit la situation difficile que vit l'Église à ce moment-

là. Le psaume 2 célèbre l'intronisation du roi de Juda, mais il fait référence, de manière prophétique, à la venue du Messie, contre qui ni la rébellion, ni la persécution, ni les débordements des hommes ne pourront rien :

« Pourquoi cette arrogance chez les nations, ces vains projets chez les peuples ? Les rois de la terre se sont mis en campagne et les magistrats se sont rassemblés de concert contre le Seigneur et contre son Oint » (Ac 4,25).

Le psaume dit déjà ceci, de manière prophétique, au sujet du Messie et cette rébellion des puissants contre la puissance de Dieu est caractéristique dans toute l'histoire. C'est justement en lisant la sainte Écriture, qui est parole de Dieu, que la communauté peut dire à Dieu, dans sa prière :

« Oui vraiment, ils se sont rassemblés dans cette ville contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint, pour accomplir tout ce que, dans ta puissance et ta sagesse, tu avais déterminé par avance » (Ac 4,27).

Le mystère du Christ est la clé nécessaire pour comprendre la persécution. L'opposition à Jésus, sa mort, font partie du projet de Dieu pour le salut du monde. Et c'est là aussi que trouve son sens l'expérience de persécution que la première communauté chrétienne est en train de vivre ; cette première communauté n'est pas une simple association, mais c'est une communauté qui vit dans le Christ ; ce qui lui arrive fait donc partie du dessein de Dieu. Comme cela s'est passé pour Jésus, de même les disciples rencontrent-ils l'opposition, l'incompréhension, la persécution. Dans la prière, la méditation sur l'Écriture sainte à la lumière du mystère du Christ aide à lire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'écoute de la parole de Dieu, dans la communion avec Jésus et son Église.

Un deuxième élément : saint Étienne voit préannoncées, dans l'histoire de la relation d'amour entre Dieu et l'homme, la figure et la mission de Jésus. Lui – le Fils de Dieu – est le temple « non fait de main d'homme » dans lequel la présence de Dieu le Père s'est faite si proche qu'elle est entrée dans notre chair humaine pour nous conduire à Dieu, pour nous ouvrir les portes du ciel. Notre prière doit alors être contemplation de Jésus à la droite de Dieu, de Jésus comme Seigneur de notre, de mon existence quotidienne. En lui, sous la direction de l'Esprit Saint, nous pouvons nous aussi nous adresser à Dieu, établir un contact réel avec Dieu, avec la confiance et l'abandon des fils qui s'adressent à un Père qui les aime de manière infinie.

La prière de l'Église de Jérusalem pour Pierre

Lisons le dernier épisode de la vie de saint Pierre rapporté dans les Actes des apôtres : son emprisonnement par la volonté d'Hérode Agrippa et sa libération après l'intervention prodigieuse de l'ange du Seigneur, la veille de son procès à Jérusalem (cf. Ac 12,1-17).

Le récit est une fois de plus marqué par la prière de l'Église. En effet, saint Luc écrit :

« Tandis que Pierre était ainsi gardé en prison, la prière de l'Église s'élevait pour lui vers Dieu sans relâche » (Ac 12,5).

Et, après avoir miraculeusement quitté la prison, à l'occasion de sa visite à la maison de Marie, la mère de Jean, surnommé Marc, on affirme qu'« une assemblée assez nombreuse s'était réunie et priait » (Ac 12,12). Parmi ces deux observations importantes qui illustrent l'attitude de la communauté chrétienne face au danger et à la persécution, est rapporté le récit de la détention et de la libération de Pierre, qui comprend toute la nuit. La force de la prière incessante de l'Église s'élève vers Dieu et le Seigneur écoute et accomplit une libération impensable et inespérée, en envoyant son ange.

Le récit rappelle les grands éléments de la libération d'Israël

de l'esclavage d'Égypte, la Pâque juive. Comme ce fut le cas au cours de cet événement fondamental, ici aussi, l'action principale est accomplie par l'ange du Seigneur qui libère Pierre. Et les actions mêmes de l'apôtre – auquel on demande de vite se lever, de mettre sa ceinture et de chausser ses sandales – imitent celles du peuple élu dans la nuit de la libération à travers l'intervention de Dieu, lorsqu'il fut invité à manger en toute hâte, les reins ceints, les sandales aux pieds et le bâton en main, prêt à sortir du pays (cf. Ex 12,11). Ainsi, Pierre peut s'exclamer :

« Maintenant je sais réellement que le Seigneur a envoyé son ange et m'a arraché aux mains d'Hérode » (Ac 12,11).

Mais l'ange rappelle non seulement celui de la libération d'Israël de l'Égypte, mais également celui de la résurrection du Christ. Les Actes des apôtres rapportent en effet :

« Soudain, l'ange du Seigneur survint, et le cachot fut inondé de lumière. L'ange frappa Pierre au côté et le fit lever » (Ac 12,7).

La lumière qui remplit la cellule de la prison, l'action même de faire lever l'apôtre, renvoient à la lumière libératrice de la Pâque du Seigneur qui vainc les ténèbres de la nuit et du mal. L'invitation, enfin : « Jette ton manteau sur tes épaules et suis-moi » (Ac 12,8), fait retentir dans le cœur les paroles de l'appel initial de Jésus (cf. Mc 1,17), répété après la résurrection sur le lac de Tibériade, où le Seigneur dit par deux fois à Pierre :

« Suis-moi » (Jn 21,19.22).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu, l'Esprit de son Fils est dans nos cœurs, et il crie vers le Père en l'appelant "Abba !" » (Ga 4,6).

Et au centre de ce chant à l'Esprit Saint qui est le chapitre huit de la lettre aux Romains, saint Paul affirme :

« L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous des fils ; poussés par cet Esprit, nous crions vers le Père en l'appelant : "Abba !" » (Rm 8,15).

Le christianisme n'est pas une religion de la peur, mais de la confiance et de l'amour au Père qui nous aime. Ces deux affirmations denses nous parlent de l'envoi et de l'accueil du Saint-Esprit, le don du Ressuscité, qui fait de nous des fils dans le Christ, le Fils unique, et nous place dans une relation filiale avec Dieu, une relation de profonde confiance, comme celle des enfants ; une relation filiale semblable à celle de Jésus, même si son origine et son importance sont différentes : Jésus est le Fils éternel de Dieu qui s'est fait chair, en revanche, nous devenons fils en lui, dans le temps, à travers la foi et les sacrements du baptême et de la confirmation ; grâce à ces deux sacrements, nous sommes plongés dans le mystère pascal du Christ. L'Esprit Saint est le don précieux et nécessaire qui fait de nous des fils de Dieu, qui réalise cette adoption filiale à laquelle sont appelés tous les êtres humains car, comme le précise la bénédiction divine de la lettre aux Éphésiens, Dieu, dans le Christ, « nous a choisis avant la création du monde, pour que nous soyons, dans l'amour, saints et irréprochables sous son regard. Il nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils par Jésus-Christ » (Ep 1,4).

L'homme d'aujourd'hui ne perçoit sans doute pas la beauté,

la grandeur et le réconfort profond contenus dans le mot « père » par lequel nous pouvons nous adresser à Dieu dans la prière, parce qu'aujourd'hui, la figure paternelle n'est souvent pas suffisamment présente et, souvent, elle n'est pas assez positive dans la vie quotidienne. L'absence du père, le problème d'un père non présent dans la vie de l'enfant est un grand problème de notre temps, parce qu'il devient difficile de comprendre dans sa profondeur ce que veut dire que Dieu est Père pour nous. De Jésus lui-même, de sa relation filiale avec Dieu, nous pouvons apprendre ce que signifie véritablement « père », quelle est la véritable nature du Père qui est dans les cieux. Des critiques de la religion ont dit que parler du « Père » de Dieu, serait une projection de nos pères au ciel. Mais c'est le contraire qui est vrai : dans l'Évangile, le Christ nous montre qui est le Père et comment doit être un véritable père, afin que nous puissions comprendre la véritable paternité, apprendre également la véritable paternité. Pensons aux paroles de Jésus dans le sermon sur la montagne, où il dit :

« Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est dans les cieux » (Mt 5,44-45).

C'est précisément l'amour de Jésus, le Fils unique – qui parvient au don de soi sur la croix – qui nous révèle la véritable nature du Père : il est l'amour, et nous aussi, dans notre prière de fils, nous entrons dans ce circuit d'amour, amour de Dieu qui purifie nos désirs, nos comportements marqués par la fermeture, la suffisance, l'égoïsme typique de l'homme ancien. Nous pourrions donc dire qu'en Dieu, la nature de Père possède deux dimensions. Tout d'abord, Dieu est notre Père, parce qu'il est notre Créateur. Chacun de nous, chaque homme et chaque

femme est un miracle de Dieu, il est voulu par lui et Dieu le connaît personnellement. Lorsque dans le livre de la Genèse, on dit que l'être humain est créé à l'image de Dieu (cf. 1,27), on veut exprimer précisément cette réalité : Dieu est notre père, pour lui, nous ne sommes pas des êtres anonymes, impersonnels, mais nous avons un nom. Il y a une phrase dans les psaumes qui me touche toujours, lorsque je la prie :

« Tes mains m'ont fait » dit le psalmiste (Ps 118,73).

Chacun de nous peut dire, dans cette belle image, la relation personnelle avec Dieu :

« Tes mains m'ont fait, tu m'as pensé et créé et voulu. »

Mais cela ne suffit pas encore. L'Esprit du Christ nous ouvre à une deuxième dimension de la paternité de Dieu, au-delà de la création, car Jésus est le « Fils » au sens plénier, « de la même substance que le Père » comme nous professons dans le *Credo*. En devenant un être humain comme nous, à travers l'incarnation, la mort et la résurrection, Jésus nous accueille à son tour dans son humanité et dans sa condition même de Fils ; ainsi, nous pouvons entrer nous aussi dans son appartenance spécifique à Dieu. Assurément, notre condition de fils de Dieu ne possède pas la même plénitude que Jésus ; nous devons le devenir toujours davantage, le long du chemin de toute notre existence chrétienne, en grandissant à la suite de Jésus, dans la communion avec lui pour entrer toujours plus intimement dans la relation d'amour avec Dieu le Père, qui soutient la nôtre et donne son sens véritable à la vie. C'est cette réalité fondamentale qui nous est révélée quand nous nous ouvrons à l'Esprit Saint et il nous fait nous adresser à Dieu en lui disant :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour résister et pour faire ce qui doit être fait. »

Cela vaut également pour nous. Le Seigneur ne nous libère pas des maux, mais nous aide à mûrir dans les souffrances, dans les difficultés, dans les persécutions. La foi nous dit donc que, si nous demeurons en Dieu, « même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, s'il y a tant de difficultés, l'homme intérieur se renouvelle, mûrit de jour en jour précisément dans les épreuves » (cf. v. 16). L'apôtre communique aux chrétiens de Corinthe et également à nous que « nos épreuves du moment présent sont légères par rapport au poids extraordinaire de gloire éternelle qu'elles nous préparent » (v. 17). En réalité, humainement parlant, le poids des difficultés n'était pas léger, il était très lourd ; mais par rapport à l'amour de Dieu, à la grandeur du fait d'être aimé de Dieu, il apparaîtrait léger, en sachant que le volume de la gloire sera démesuré. Donc, dans la mesure où notre union avec le Seigneur croît et où notre prière se fait intense, nous aussi nous allons à l'essentiel et nous comprenons que ce n'est pas la puissance de nos moyens, de nos vertus, de nos capacités qui réalise le royaume de Dieu, mais que c'est Dieu qui opère des merveilles précisément à travers notre faiblesse, notre inaptitude à la tâche. Nous devons donc avoir l'humilité de ne pas nous reposer sur nos seules forces, mais de travailler, avec l'aide du Seigneur, dans la vigne du Seigneur, en nous confiant à lui comme de fragiles « vases d'argile ».

Saint Paul rapporte deux révélations qui ont radicalement changé sa vie. La première – nous le savons – est la question bouleversante sur la route de Damas :

« Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? » (Ac 9,4).

C'est une question qui l'a conduit à découvrir et à

rencontrer Dieu vivant et présent, et à entendre son appel à être apôtre de l'Évangile. La deuxième sont les paroles que le Seigneur lui a adressées dans l'expérience de prière contemplative sur laquelle nous réfléchissons :

« Ma grâce te suffit : ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse. »

Seule la foi, la confiance dans l'action de Dieu, dans la bonté de Dieu qui ne nous abandonne pas, est la garantie de ne pas travailler en vain. Ainsi, la grâce du Seigneur a été la force qui a accompagné saint Paul dans ses efforts immenses pour diffuser l'Évangile et son cœur est entré dans le cœur du Christ, en devenant capable de conduire les autres vers celui qui est mort et est ressuscité pour nous.

Dans la prière, nous ouvrons donc notre âme au Seigneur afin qu'il vienne habiter notre faiblesse, en la transformant en force pour l'Évangile. Et le verbe grec avec lequel Paul décrit cette demeure du Seigneur dans son humanité fragile est riche de signification : il utilise le terme *episkenoō*, que nous pourrions traduire par « planter sa tente ». Le Seigneur continue de planter sa tente parmi nous, au milieu de nous : c'est le mystère de l'incarnation. Le même Verbe divin, qui est venu demeurer dans notre humanité, veut habiter en nous, planter sa tente en nous, pour illuminer et transformer notre vie et le monde.

L'intense contemplation de Dieu expérimentée par saint Paul rappelle celle des disciples sur le mont Tabor, quand, voyant Jésus se transfigurer et resplendir de lumière, Pierre lui dit :

« Rabbi, il est heureux que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour Eli » (Mc 9,5).

« De fait, il ne savait que dire, tant était grande leur frayeur » ajoute saint Marc (v. 6). Contempler le Seigneur est, dans le même temps, fascinant et terrible, fascinant parce qu'il nous attire à lui et ravit notre cœur vers le haut, le portant à sa hauteur où nous faisons l'expérience de la paix, de la beauté de son amour ; terrible parce qu'il met à nu notre faiblesse humaine, notre inaptitude, la difficulté de vaincre le Malin qui menace notre vie, cette écharde plantée également dans notre chair. Dans la prière, dans la contemplation quotidienne du Seigneur, nous recevons la force de l'amour de Dieu et nous sentons que les paroles de saint Paul aux chrétiens de Rome sont vraies, quand il a écrit :

« J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieux, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ notre Seigneur » (Rm 8,38-39).

Dans un monde où nous risquons de nous fier uniquement à l'efficacité et à la puissance des moyens humains, dans ce monde nous sommes appelés à redécouvrir et à témoigner de la puissance de Dieu qui se communique dans la prière, avec laquelle nous grandissons chaque jour en configurant notre vie à celle du Christ, qui – comme l'affirme Paul – « a été crucifié à cause de sa faiblesse, mais il est vivant à cause de la puissance de Dieu. Et nous, nous sommes faibles en union avec lui. Mais nous serons bien vivants avec lui à cause de la puissance de Dieu à votre égard » (2Co 13,4).

Au siècle dernier, Albert Schweitzer, théologien protestant et Prix Nobel de la paix, affirmait que « Paul est un mystique et rien d'autre qu'un mystique », c'est-à-dire un homme vraiment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

écrit Cicéron (cf. *In Verrem*, V, 64,16).

Dans la croix du Christ, l'homme est racheté et l'expérience d'Adam est renversée : Adam, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, prétendit être comme Dieu par ses propres forces, se mettre à la place de Dieu, et il perdit ainsi la dignité originelle qui lui avait été donnée. Jésus, en revanche, était « dans la condition de Dieu », mais il s'est abaissé, il s'est plongé dans la condition humaine, dans la fidélité totale au Père, pour racheter l'Adam qui est en nous et redonner à l'homme la dignité qu'il avait perdue. Les Pères soulignent qu'il s'est fait obéissant, en restituant à la nature humaine, à travers son humanité et son obéissance, ce qui avait été perdu par la désobéissance d'Adam.

Dans la prière, dans la relation avec Dieu, nous ouvrons notre esprit, notre cœur, notre volonté à l'action de l'Esprit Saint pour entrer dans cette même dynamique de vie, comme l'affirme saint Cyrille d'Alexandrie, dont nous célébrons aujourd'hui la fête :

« L'œuvre de l'Esprit cherche à nous transformer par l'intermédiaire de la grâce dans la copie parfaite de son humiliation » (*lettres Festales* 10,4).

La logique humaine, en revanche, recherche souvent la réalisation de soi-même dans le pouvoir, dans la domination, dans des moyens puissants. L'homme continue à vouloir construire avec ses propres forces la tour de Babel pour atteindre par lui-même la hauteur de Dieu, pour être comme Dieu. L'incarnation et la croix nous rappellent que la pleine réalisation se trouve dans la conformation de notre volonté humaine à celle du Père, dans le fait de se vider de notre égoïsme, pour nous remplir de l'amour, de la charité de Dieu et

ainsi devenir vraiment capables d'aimer les autres. L'homme ne se trouve pas lui-même en restant enfermé en lui-même, en s'affirmant lui-même. L'homme ne se retrouve qu'en sortant de lui-même ; ce n'est qu'en sortant de nous-mêmes que nous nous retrouvons. Et si Adam voulait imiter Dieu, cela n'est pas un mal en soi, mais il s'est trompé sur l'idée de Dieu. Dieu n'est pas un être qui veut uniquement la grandeur. Dieu est amour qui se donne déjà dans la Trinité, puis dans la création. Et imiter Dieu veut dire sortir de soi-même, se donner dans l'amour.

Dans la seconde partie de cet « hymne christologique » de la lettre aux Philippiens, le sujet change ; ce n'est plus le Christ, mais Dieu le Père. Saint Paul souligne que c'est justement par l'obéissance à la volonté du Père que « Dieu l'a élevé au-dessus de tout ; il lui a conféré le nom qui surpasse tous les noms » (Ph 2,9). Celui qui s'est profondément abaissé en prenant la condition d'esclave, est exalté, élevé au-dessus de toute chose par le Père, qui lui donne le nom de *Kyrios*, « Seigneur », la suprême dignité et seigneurie. Face à ce nom nouveau, en effet, qui est le nom même de Dieu dans l'Ancien Testament, « qu'au Nom de Jésus, aux cieux, sur terre et dans l'abîme, tout être vivant tombe à genoux, et que toute langue proclame : “Jésus-Christ est le Seigneur”, pour la gloire de Dieu le Père » (v. 10-11). Le Jésus qui est exalté est celui de la dernière Cène, qui dépose ses vêtements, se ceint d'une serviette, se penche pour laver les pieds des apôtres et leur demande :

« Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (Jn 13,12-14).

C'est de cela qu'il est important de toujours nous souvenir dans notre prière et dans notre vie :

« L'ascension à Dieu advient précisément dans la descente de l'humble service, dans la descente de l'amour, qui est l'essence de Dieu et donc la force vraiment purificatrice, qui rend l'homme capable de percevoir et de voir Dieu » (*Jésus de Nazareth*, 2007).

L'hymne de la lettre aux Philippiens nous offre ici deux indications importantes pour notre prière. La première est l'invocation « Seigneur » adressée à Jésus-Christ, assis à la droite du Père : il est l'unique Seigneur de notre vie, au milieu de tant de « dominateurs » qui veulent l'orienter et la guider. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir une échelle de valeurs où le primat revient à Dieu, pour affirmer avec saint Paul :

« Je considère tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur » (Ph 3,8).

La rencontre avec le Ressuscité lui a fait comprendre qu'il est l'unique trésor pour lequel il vaille la peine de consacrer sa propre existence.

La deuxième indication est la prostration, « tous les genoux se plient », sur la terre comme aux cieux, ce qui rappelle une expression du prophète Isaïe, où il indique l'adoration que toutes les créatures doivent à Dieu (cf. 45,23). La gémulation devant le Très Saint Sacrement, ou le fait de se mettre à genoux dans la prière, expriment justement l'attitude d'adoration devant Dieu, également avec le corps. D'où l'importance d'accomplir ce geste non par habitude et en hâte, mais avec une profonde

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il partit en vainqueur, et pour vaincre encore » (Ap 6,2).

Dans l'histoire de l'homme est entré la force de Dieu, qui est non seulement en mesure d'équilibrer le mal, mais même de le battre ; la couleur blanche rappelle la résurrection : Dieu s'est fait si proche qu'il est descendu dans l'obscurité de la mort pour l'éclairer de la splendeur de sa vie divine ; il a pris sur lui le mal du monde pour le purifier avec le feu de son amour.

Comment grandir dans cette lecture chrétienne de la réalité ? *L'Apocalypse* nous dit que la prière nourrit en chacun de nous et de nos communautés cette vision de lumière et de profonde espérance : il nous invite à ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais à vaincre le mal par le bien, à tourner notre regard vers le Christ crucifié et ressuscité qui nous associe à sa victoire. L'Église vit dans l'histoire, elle ne se referme pas sur elle-même, mais elle affronte avec courage son chemin au milieu des difficultés et des souffrances, en affirmant avec force que le mal en définitive ne vainc pas le bien, que l'obscurité ne voile pas la splendeur de Dieu. Cela est un point important pour nous ; comme chrétiens nous ne pouvons jamais être pessimistes ; nous savons bien que sur le chemin de notre vie nous rencontrons souvent la violence, le mensonge, la haine, la persécution, mais cela ne nous décourage pas. C'est surtout la prière qui nous éduque à voir les signes de Dieu, sa présence et son action, et plus encore à être nous-mêmes des lumières de bien, qui diffusent l'espérance et qui indiquent que la victoire appartient à Dieu.

Cette perspective conduit à élever à Dieu et à l'agneau l'action de grâce et la louange : les vingt-quatre anciens et les quatre vivants chantent ensemble le « cantique nouveau » qui célèbre l'œuvre du Christ agneau, qui rendra « toutes choses nouvelles » (Ap 21,5). Mais ce renouveau est tout d'abord un

don à demander. Et ici nous trouvons un autre élément qui doit caractériser la prière : il faut invoquer du Seigneur avec insistance que son Royaume vienne, que l'homme ait le cœur docile à la seigneurie de Dieu, que ce soit sa volonté qui oriente notre vie et celle du monde. Dans la vision de l'Apocalypse, cette prière de requête est représentée par un détail important : « Les vingt-quatre anciens » et « les quatre vivants » qui tiennent entre leurs mains, avec la harpe qui accompagne leur chant, « des coupes d'or pleines d'encens » (5,8a) qui, comme il est expliqué, « sont les prières des saints » (5,8b), c'est-à-dire de ceux qui ont déjà rejoint Dieu, mais aussi de nous tous qui sommes en chemin. Et nous voyons que, devant le trône de Dieu, un ange tient à la main un encensoir en or, dans lequel il met sans cesse des grains d'encens, c'est-à-dire nos prières, dont l'odeur suave est offerte avec les prières qui s'élèvent vers Dieu (cf. Ap 8,1-4). C'est un symbolisme qui exprime comment toutes nos prières – avec toutes les limites, la difficulté, la pauvreté, la sécheresse, les imperfections qu'elles peuvent avoir – sont presque purifiées et atteignent le cœur de Dieu. C'est-à-dire que nous devons être certains qu'il n'existe pas de prières superflues, inutiles ; aucune ne se perd. Et celles-ci trouvent une réponse, même si elle est parfois mystérieuse, car Dieu est amour et miséricorde infinie. L'ange – écrit Jean – « prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel qu'il jeta sur la terre : il y eut des coups de tonnerre, des fracas, des éclairs et un tremblement de terre » (Ap 8,5). Cette image signifie que Dieu n'est pas insensible à nos supplications, il intervient et fait sentir sa puissance et sa voix sur la terre, il fait trembler et bouleverse le système du Malin. Face au mal on a souvent la sensation de ne rien pouvoir faire, mais c'est précisément notre prière qui est la première réponse la plus efficace que nous pouvons donner et qui rend plus fort notre engagement

quotidien pour diffuser le bien. La puissance de Dieu rend notre faiblesse féconde (cf. Rm 8,26-27).

Je voudrais conclure par quelques mots du dialogue final (cf. Ap 22,6-21). Jésus répète plusieurs fois : « Voici que je viens sans tarder » (Ap 22,7-12). Cette affirmation n'indique pas seulement la perspective future à la fin des temps, mais également la perspective présente : Jésus vient, il établit sa demeure en celui qui croit en lui et l'accueille. L'assemblée, guidée par l'Esprit Saint, répète alors à Jésus l'invitation pressante à devenir toujours plus proche :

« Viens » (Ap 22,17a).

Elle est comme l'« épouse » (22,17) qui aspire ardemment à la plénitude de la vie nuptiale. Pour la troisième fois revient l'invocation : « Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! » (22,20b) ; et le lecteur conclut avec une expression qui manifeste le sens de cette présence :

« Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous les hommes » (22,21).

L'Apocalypse, avec la complexité de ses symboles, nous fait participer à une prière très riche, qui a pour effet que nous aussi nous écoutons, nous louons, nous rendons grâce, nous contemplons le Seigneur, nous lui demandons pardon. Sa structure de grande prière liturgique communautaire est également un appel puissant à redécouvrir la charge extraordinaire et transformatrice que possède l'eucharistie ; je voudrais en particulier inviter avec force à être fidèles à la messe dominicale le jour du Seigneur, le dimanche, véritable centre de la semaine ! La richesse de la prière dans l'Apocalypse nous fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. La prière de Jésus
2. L'Hymne de jubilation
3. Les guérisons de Jésus
4. La prière de Jésus lors de la dernière Cène
5. La prière sacerdotale de Jésus
6. La prière de Jésus à Gethsémani
7. La prière de Jésus au moment de mourir
8. Les trois dernières paroles de Jésus sur la croix
9. Le silence de Jésus

4. La prière dans les Actes des apôtres

1. La prière de Marie
2. L'Esprit Saint est la force de l'Église
3. Le devoir de charité et de justice (les diacres)
4. La prière d'Étienne, premier martyr de l'Église
5. La prière de l'Église de Jérusalem pour Pierre

5. La prière dans les lettres de saint Paul

1. Le don de l'Esprit
2. Dieu est notre Père
3. Le « oui » fidèle de Dieu et l'« amen » confiant des chrétiens
4. La force de la prière 2^e lettre aux Corinthiens
5. La prière de louange et de bénédiction

6. Hymne christologique la lettre aux Philippiens

6. La prière dans l'Apocalypse

1. La prière dans l'Apocalypse I

2. La prière dans l'Apocalypse II

7. La prière liturgique

1. La liturgie, domaine privilégié du dialogue avec Dieu

2. La prière liturgique

Ces textes sont extraits des catéchèses
prononcées, lors des audiences générales, place
Saint-Pierre à Rome
par le pape Benoît XVI en 2011 et 2012.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France